



Gustav Mahler: Symphony No. 7

aud 95.476

EAN: 4009410954763



Monde de la Musique (Patrick Szersnovicz - 2001.05.01)

Après les quartes empilées de son premier mouvement qui paraissent avoir directement inspiré la Première Symphonie de chambre de Schoenberg et l'incroyable audace de sa valse-cauchemar centrale, danse d'ombres d'ailleurs intitulée Schattenhaft (« emplie d'ombres »), la Septième Symphonie « Chant de la Nuit » (1904-1905) reste la plus mystérieuse, la plus complexe des symphonies de Mahler, et sans doute la plus moderne et la plus « avancée ». La controverse débute dès la tonalité à lui attribuer (mi mineur, si mineur ?), car l'introduction, indéterminée mais extrêmement riche au point de vues des tonalités, semble en contradiction avec tout ce qui suit. Les mouvements médians, qui sont tous trois, y compris le scherzo, des nocturnes descendent dans la région de la sous-dominante. Le bruyant finale, en ut majeur, rétablit apparemment l'équilibre. Mais, tout au long de l'oeuvre, l'harmonisation souvent libre et dissonante amène également la ligne mélodique à parcourir de grands intervalles dissonants. Aux modulations imperceptibles, Mahler dans la Septième Symphonie préfère les vastes et brusques changements de plan. L'harmonie ne lui sert pas à affiner le détail mais à doter le tout d'ombre et de lumière, d'effets de relief et de profondeur. Dans la Nachtmusik I et le finale, il cherche à restaurer quelque chose de ce caractère rayonnant que le simple accord parfait majeur avait depuis longtemps perdu.

Après de remarquable Cinquième et Neuvième Symphonies et de splendides Première (« Choc ») et Deuxième (idem), toutes quatre enregistrées « live », la firme Audite Schallplatten propose un nouvel inédit de ce cycle Mahler /Kubelik/Radio bavaroise. Plus subtil, plus libre, plus interrogatif et moins uniment fébrile que dans sa version de studio « officiel » de la Septième Symphonie avec la même orchestre (DG, 1970), Rafael Kubelik, dans cet enregistrement du 5 février 1976 réalisé à la Herkulessaal de la Résidence de Munich, concilie la gravité (premier mouvement), les élans visionnaires (trois mouvements médians) et un refus de toute redondance inutile (finale). Assez éloigné du romantisme déchirant de Bernstein I/New York (Sony, « Choc ») comme de la clarté analytique et de la beauté des couleurs de Haitink III/Berlin (Philips, idem), Kubelik allie l'intelligence au lyrisme. Il sait caractériser toutes les musiques, toute l'ambiguïté que l'oeuvre contient sans jamais perdre le fil du parcours, et il magnifie le détail en préservant la cohérence de la progression dramatique. Sans être partout impeccables, les instrumentistes de l'Orchestre de la Radio bavaroise répondent avec vivacité aux impulsions du chef, qui concilie les contraires avec clairvoyance.